

Écrire *avec*

Sherry Simon

Numéro 267, hiver 2019

Spirale a 40 ans

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90946ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Simon, S. (2019). Écrire *avec*. *Spirale*, (267), 16–16.

Écrire avec

Au cours de mes années à *Spirale*, le magazine a changé plusieurs fois de format et de style de couverture. La maquette que je préfère (création, comme les autres, de la merveilleuse Mardigrade) est celle où domine le blanc, avec une image carrée au centre. Factice classique, sobre et élégante, qui n'est pas sans rappeler l'aspect familial des livres des grands éditeurs français. Dans cette série-là, mon regard s'arrête sur le numéro de décembre 1991. Les silhouettes des gratte-ciels de Montréal forment un petit carré, en turquoise, et par-dessus, en angle, on voit les colonnes ordonnées de l'annuaire téléphonique. D'une part, les surfaces extérieures de la ville, sa présence de brique et de pierre; de l'autre, la population hétéroclite qui l'habite. Je me souviens d'avoir modifié la série des noms, d'abord pour déguiser les identités et ensuite pour en accentuer la diversité: Marcoux, Mardakis, Marcovici, Meighen, Mejia, Melamed, Melançon....

Le numéro annonce un dossier sur le « pluralisme culturel: promesses et menaces », avec des contributions de Dorval Brunelle, Andrée Yanacopoulo, Fulvio Caccia, Georges Leroux, Ginette Michaud, Benoît Melançon et Jean-François Thibault. Répondant à un foisonnement de publications sur l'histoire des politiques de l'immigration, sur la résurgence du religieux et sur le pluralisme culturel au Québec, le dossier rend compte de ce qui commence à l'époque à devenir un sujet d'importance. De fait, l'étude des pages de *Spirale* publiées au cours des années 1990 donnerait sans doute une image assez juste du lent appriovissement de la diversité que vit le Québec. L'Europe aussi a fait la découverte de son passé en tant que terre d'immigration, bien avant d'être confrontée à la réalité des migrations d'aujourd'hui, et on assiste alors à un moment grisant de recherches historiques et politiques, qui enrichissent les regards et les perceptions des deux côtés de l'Atlantique.

Je viens de nommer l'un des terrains sur lesquels *Spirale* a contribué, par la publication de dossiers, mais aussi dans la persistance et la durée, à l'évolution du débat public au Québec. C'est le cas aussi pour le féminisme, autre terrain majeur. Depuis le tout début de la revue, avec France Théoret et Gail Scott, puis avec Suzanne Lamy, Lori Saint-Martin et Andrée Yanacopoulo, le féminisme n'a cessé d'être un enjeu crucial.

Suzanne Lamy était la directrice de *Spirale* au moment où je suis entrée à la revue. Elle a poursuivi sur la lancée des premiers fondateurs, mais pour moi, c'est son regard à elle qui définit l'esprit du magazine, un esprit où domine le mot « critique ». Elle brandissait ce mot contre ce qu'elle percevait comme la complaisance du milieu québécois. Non, il ne s'agissait pas de

l'arrogance d'un regard français (ou... juste un tantinet, peut-être...); s'exprimait dans ce mot toute la passion et la rigueur d'une lectrice exigeante. *L'écriture* était une valeur absolue. La plus grande insulte qu'elle pouvait lancer à un texte littéraire: « c'est conventionnel » ou, pire, « ce n'est pas écrit ». Ce parti pris, bien barthésien, l'empêchait cependant d'apprécier un roman comme *La Québécoïte* de Régine Robin, roman que j'ai adoré. Pour Suzanne, le désordre volontaire du récit était une barrière infranchissable. Elle ne pouvait pas entrer dans le texte.

La critique, pour Suzanne Lamy, demandait du courage. On ne pouvait céder ni à la compassion, ni à la sympathie. Il fallait être ferme, oser aller à l'attaque. Elle l'a d'ailleurs fait, à plusieurs reprises, notamment dans le cas de sa célèbre recension négative des *Fous de Bassan*, de l'héroïne nationale Anne Hébert. Pourtant, quand je pense que cette fanatique de la correction linguistique, qui gardait en tout temps un dictionnaire auprès d'elle, pouvait inviter à faire partie du comité de rédaction de la revue une personne qui faisait à l'occasion des fautes de français... je reste ébahie et pleine de gratitude.

René Payant, autre présence lumineuse de mes premières années à *Spirale*, avait une idée différente de la critique. Pour lui, c'était un devoir de rendre compte de la matérialité de l'œuvre, de donner de l'importance à l'objet, non pas dans le contexte d'une histoire ou d'un récit idéologique, mais dans sa structuration. La critique se devait d'être présente au sein du milieu et d'accorder une attention précise et constante à la production artistique d'ici. Plusieurs chroniqueurs ont fait honneur à René, dans leur dévouement et leur persévérance – je pense tout particulièrement à Pierre L'Héroult, André Roy, Ginette Michaud, Georges Leroux.

Si j'ai d'abord accepté l'idéal de la critique selon Suzanne, au cours des années, j'ai compris que l'enjeu était situé ailleurs. *Spirale* se voulait toujours une revue exigeante, mais elle ne se plaçait plus au-dessus de la mêlée. Il était bien plus intéressant d'écrire avec que d'écrire contre – formule que Suzanne avait d'ailleurs proposée dans ses écrits sur la critique féministe. *Spirale* est restée le lieu d'une conversation ouverte et vivante, et pour moi, le lieu de grandes amitiés. Fragile, comme toutes les revues, *Spirale* a survécu grâce à la ténacité de ceux et celles qui y ont cru et qui ont mis la main à la pâte – ce qui m'amène à saluer de façon particulière Jean-François Chassay, avec qui j'ai partagé la rédaction durant une dizaine d'années. C'est autant dans la création d'une communauté que dans les grandes prises de position qu'une revue persiste et signe.